

Richard Ciccimarra

Bradford R. Collins

Volume 19, Number 75, Summer 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57735ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Collins, B. R. (1974). Richard Ciccimarra. *Vie des Arts*, 19(75), 45–47.

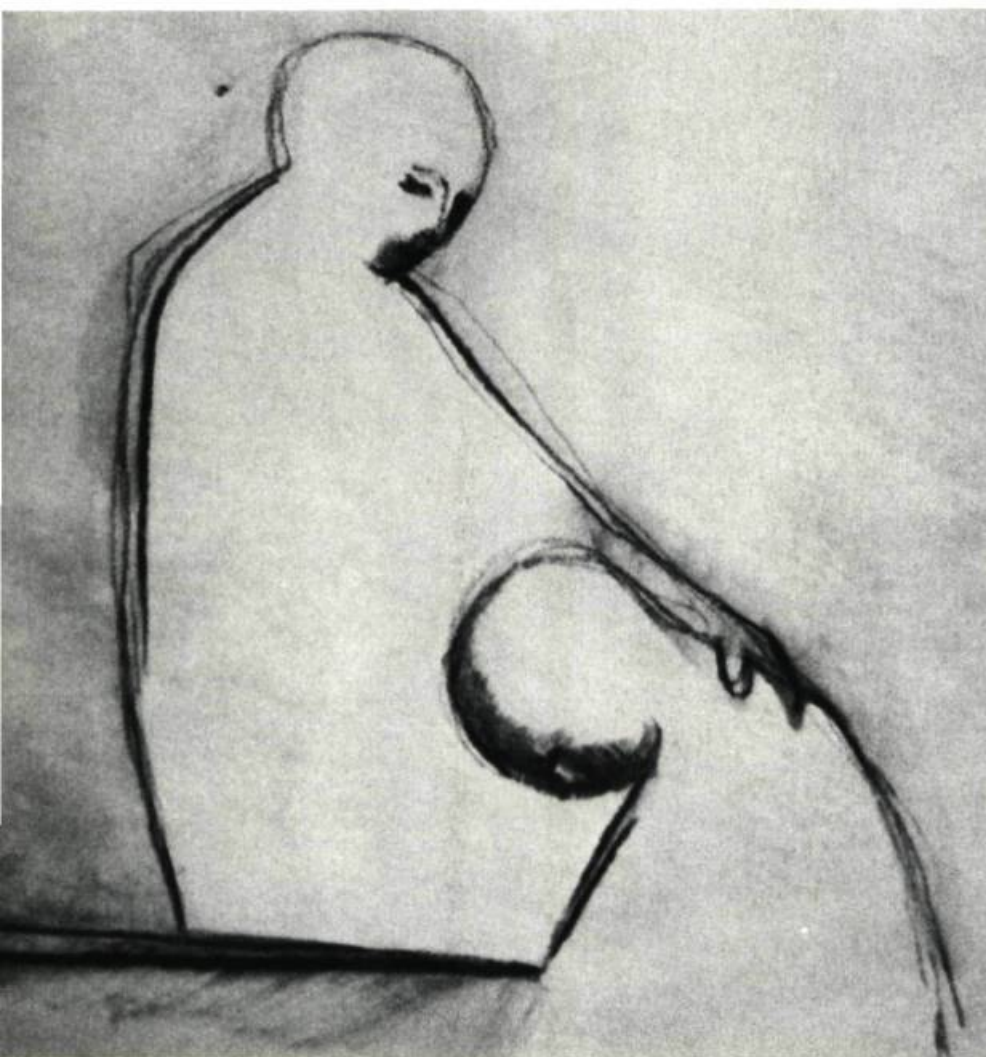
RICHARD CICCIMARRA

par Bradford R. Collins

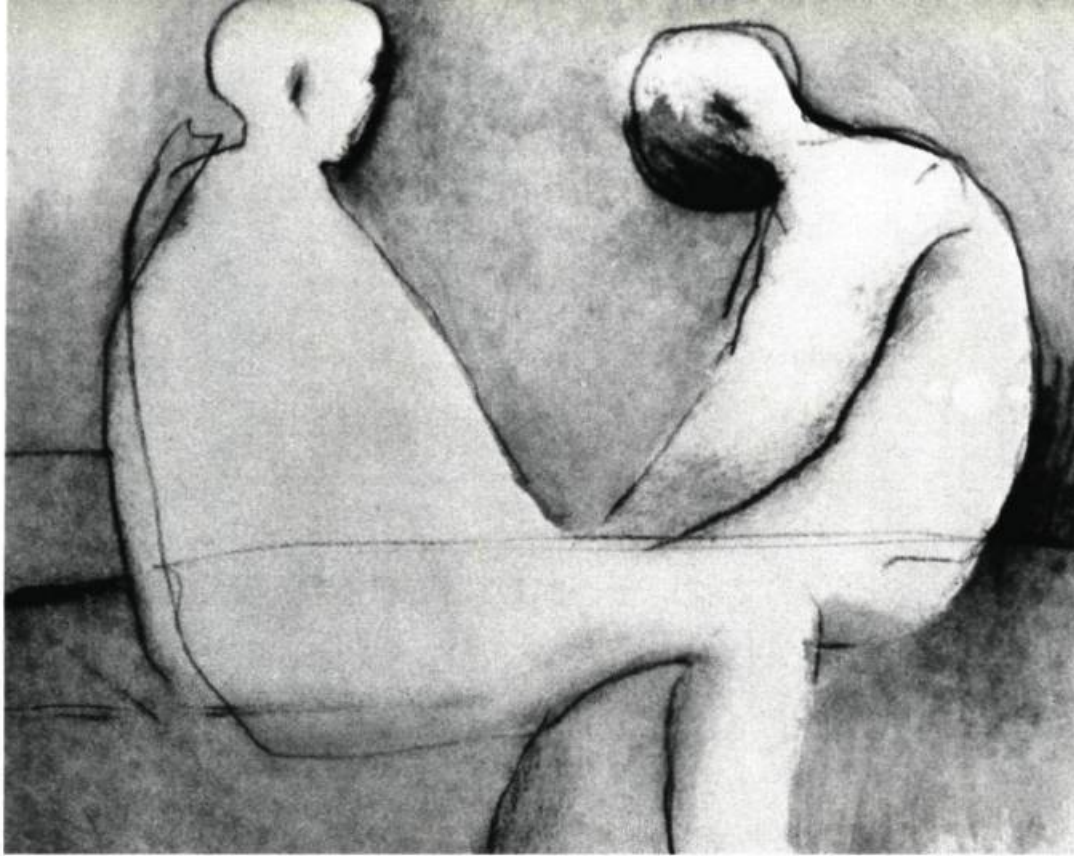
Richard Ciccimarra, artiste de Victoria, est décédé en Grèce, au cours de l'été dernier. L'événement a été peu remarqué: en fait, le présent article est l'un des rares à signaler sa disparition. Ceci est, à mon sens, tragique, car il s'agit d'un artiste très humain et très talentueux, plus, oserais-je dire, que beaucoup d'autres qui jouissent d'une réputation considérable. Mon objet est d'étudier non seulement la nature de son œuvre mais d'examiner également la question plus profonde de savoir comment et pourquoi un tel artiste a été et continuera à être méconnu.

Ciccimarra naquit à Vienne en 1924. Mis à part quelques cours suivis à l'Académie des Beaux-Arts de sa ville natale, il a tout appris par lui-même. Après la Deuxième Guerre mondiale, il parcourut pendant plus de trois ans la mer des Antilles à bord d'un ketch. Par la suite, il vécut successivement à Londres et à Vancouver avant de s'établir définitivement à Victoria, en 1955.

Pendant les dernières années de sa vie, Ciccimarra, devenu alcoolique, dut séjourner fréquemment à l'hôpital. Au cours de l'un de ses derniers séjours, il téléphona à Paul Wong, le directeur de la Galerie Bau-Xi de Vancouver pour lui demander de venir recueillir ses dernières volontés: toutes les œuvres qu'il lui restait. Les œuvres qui faisaient partie de la récente exposition à la Galerie Bau-Xi provenaient de cet héritage. Sauf quelques peintures exécutées avant 1960, l'exposition ne contenait que des lavis de personnages réalisés au crayon Conté, au cours des dix dernières années de la vie de l'artiste.



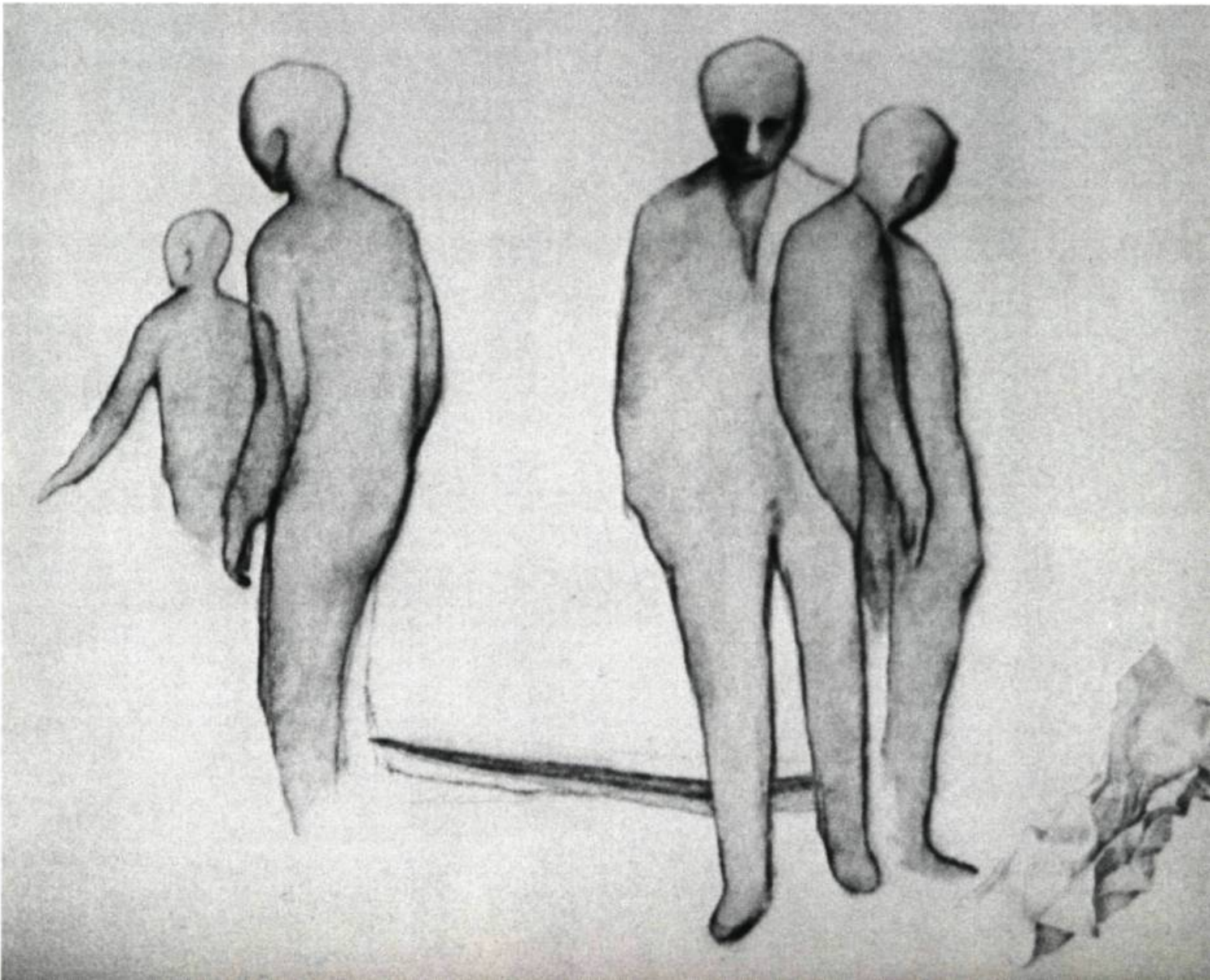
1. Richard CICCIMARRA
Sans titre, 1959-1969.
Dessin.

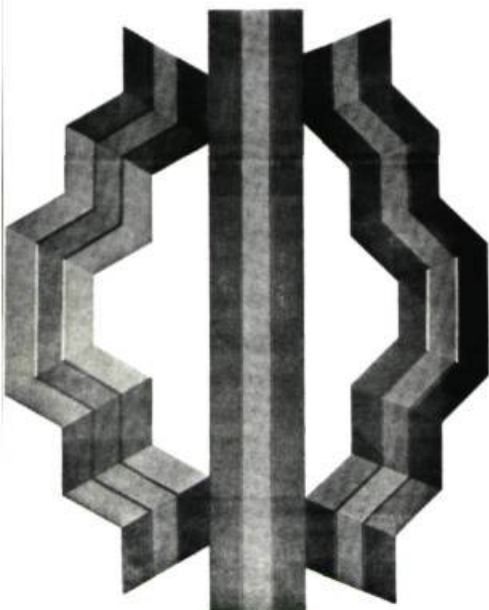


2. *Sans titre*, 1959-1969.
Dessin.

3. *Sans titre*, 1959-1969.
Dessin.

2





4. Reg HOLMES
#10, 1970.

Ces dessins sont d'apparence très décevante. A première vue, ils paraissent maladroits et expérimentaux. Le détail fait défaut, et Ciccimarra semble avoir éprouvé quelque difficulté à trouver le contour exact. A l'occasion, cependant, un élément détaillé de manière précise, tel le papier froissé dans le coin de l'un des dessins, montre que ce n'est point par manque d'aptitude que l'artiste a adopté un style particulier dans ces ouvrages. Petit à petit, on prend conscience de la force expressive qui se dégage de la ligne. Ciccimarra a volontairement rejeté le style impressionnant et éclatant, au détriment de la popularité de son œuvre et de lui-même, pour adopter un style plus conforme au sujet traité. L'artiste a choisi exclusivement des sujets humains. Seul ou en groupe de deux ou de quatre, chaque personnage demeure anonyme, incapable d'action vitale ou de désir. Assis ou debout, leur tête est penchée, leurs épaules courbées et leurs mains pendent mollement sur le côté dans des attitudes de triste résignation. Parfois, une main compatissante se pose sur une épaule abandonnée. Cependant, le geste ne console ni n'apaise. Il ne comble pas le fossé qui sépare les personnages. Chacun demeure isolé, seul avec sa propre peine. La ligne contribue grandement à donner l'impact général. Elle, aussi, est ordinaire, expérimentale, lente et sans vie, sans beauté ni émotion. De fait, elle semble avoir été créée par ces mains lasses dont elle trace le contour.

L'utilisation d'une ligne expressive consommée, l'habileté à capter le sentiment par une pose expressive ainsi que le lien sympathique qui relie le spectateur aux personnages rappellent les œuvres de Daumier. Malgré, et, peut-être même, en raison du manque d'individualisation et de l'imprécision des plaintes des personnages, le spectateur se trouve profondément touché par leur condition. Dans une époque



5. William FEATHERSTON
The Vista Social Club, 1973.

existentialiste déprimante, les œuvres de Ciccimarra mettent le doigt sur un sentiment fondamental.

On traite souvent dans la littérature de notre siècle du thème de la solitude et de la résignation — la poésie de T.S. Eliot nous vient immédiatement à l'esprit. C'est dans ce contexte que se situe le modernisme de l'œuvre de Ciccimarra. Il n'a évidemment rien à voir avec la peinture moderne. Sauf chez quelques artistes notables tel Edward Hopper, la peinture moderne a écarté ces thèmes très humains. Elle s'est trop souvent satisfaite, au cours des dernières années, des débats formels sur la peinture. Au lieu de s'ouvrir au monde, des artistes comme Reg Holmes, dont l'exposition a suivi celle de Ciccimarra à la Galerie Baux-Xi, semblent préférer suivre les chemins étroits et rassurants d'un système de leur invention. Lorsque les artistes se sont ouverts au monde, ils ont été portés à le faire de manière impersonnelle et froide. Les personnages ne sont que des accessoires pour l'artiste pop. Quant à ceux qui ont choisi le réalisme de la photographie, ils préfèrent les machines et les sujets d'où est absente la présence humaine. C'est à cette même catégorie générale qu'appartient l'œuvre de William Featherston, autre artiste de Victoria, qu'exposait récemment la Galerie Allen. L'élément humain est essentiel dans l'œuvre de Featherston, mais les personnages sont durs et impénétrables, sans aucune communication entre les personnages eux-mêmes et entre le spectateur et ces personnages. Je ne veux point blâmer Featherston ni la tradition moderne impersonnelle qu'il représente. Il est évident qu'une telle œuvre représente bien et honnêtement un certain côté de l'existence moderne. Je ne critique pas non plus Holmes ou ses semblables. La géométrie et les systèmes fermés apportent une sorte d'antidote à notre époque

d'incertitude et de changement continu. D'un autre côté, il est bon de se rappeler que notre capacité d'engagement ne souffre pas d'atrophie radicale. Il est également bon de voir un artiste traiter chaleureusement et richement nos meilleurs instincts humains, tout en développant notre capacité de sentiment.

Malgré l'habileté de Ciccimarra à traiter son sujet de manière aussi complète, le critique professionnel ou l'historien d'art ne lui ont guère accordé d'attention. Si l'on considère qu'au cours des toutes dernières années de sa vie, Ciccimarra a vécu en reclus et que les meilleures œuvres de l'exposition étaient exposées pour la première fois, il n'est pas surprenant qu'il n'ait pas été remarqué. Le plus triste c'est que l'exposition ne changera rien à la situation: Ciccimarra continuera à être ignoré et méconnu. L'humanisme n'est-il pas malheureusement dépassé dans le domaine artistique? Cela est rejeté comme anecdotique et sentimental, comme si l'homme n'aimait plus les histoires ni les sentiments. De plus, Ciccimarra ne fait partie d'aucune école. La quantité compte davantage que la qualité, voilà l'affreuse réalité! On reconnaît un mouvement, un groupe. Les artistes au style entièrement individuel ont moins de possibilités d'être reconnus que ceux dont l'œuvre s'inscrit dans un plus grand courant artistique. L'œuvre d'Edward Hopper a très peu retenu l'attention des historiens d'art jusqu'à la récente renaissance de la peinture figurative, alors qu'on a découvert une importante niche pour y loger son œuvre. Malheureusement, je doute que Ciccimarra ait la même chance. Et, ironiquement, cela semble convenir assez à un artiste qui ne traitait que le comble du malheur.

(Traduction Marie-Sylvie Fortier-Rolland)